La Grisetete dans tous ses états

Valérie Sueur-Hermel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1069>

DOI : 10.4000/estampe.1069

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2012

Pagination : 72-74

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Valérie Sueur-Hermel, « La Grisetete dans tous ses états », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 238 | 2012, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1069> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/estampe.1069>

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

LA GRISETTE DANS TOUS SES ÉTATS

Elle coud, elle court, la Grisette !, Paris, Éditions Paris-Musées, 2011, 168 p. ISBN 978-2759601660.

Exposition : Paris, Maison de Balzac, 14 octobre 2011 – 15 janvier 2012. Commissariat : Claire Scamaroni.

Valérie Sueur-Hermel

Lisette, Bernerette, Rigolette, Musette, Nanette sont autant de grisettes qui furent les héroïnes de chansons ou de romans, souvent de romances, sous la Restauration et la monarchie de Juillet. Qui sont ces grisettes, qui ne sauraient être confondues avec leurs comparses les lorettes, avec qui elles partagent pourtant la vedette auprès des chroniqueurs de l'époque ?

Le catalogue de l'exposition qui s'est tenue à la Maison de Balzac du 14 octobre 2011 au 15 janvier 2012, en dresse un portrait documenté qui entraîne le lecteur dans le sillage de ce type parisien haut en couleur.

Nathalie Preiss, auteur des textes avec Claire Scamaroni, commissaire de l'exposition, s'attache, en s'appuyant sur une iconographie habilement choisie, à capter ce personnage aux multiples facettes qui échappait à ses contemporains autant que l'origine de son nom échappe aujourd'hui à ceux qui ne le sont plus ! Le premier chapitre du catalogue, qui en contient cinq, apporte la réponse. Laissons la parole à Ernest Desprez, journaliste et auteur du chapitre sur la grisette de l'ouvrage collectif *Paris ou le livre des cent et un*, publié en 1834 :

« Autrefois on appelait *Grisette* la simple casaque grise que portaient les femmes du peuple. Bientôt la rhétorique s'en mêla. Les femmes furent appelées comme leur habit. C'était le contenant pour le contenu. Les grisettes ne se doutent guère que leur nom est une métonymie. Mais voyez un peu ce que deviennent les étymologies et les grisettes ! La grisette n'est pas même vêtue de gris. Sa robe est rose l'été, bleue l'hiver. L'été, c'est de la perkaline ; l'hiver, du mérinos. »

Au premier coup d'œil, on reconnaît la grisette à son bonnet, à son châle (on écrit alors schall) bon marché et à ses escarpins, autant d'accessoires essentiels qui composent sa tenue. Couturière de son état, elle peut aussi être lingère ou brodeuse, et se distingue en tout cas de la lorette, qui, elle, est entretenue, par sa capacité à vivre, même chichement, de son travail. Citadine, elle est presque toujours parisienne et habite sous les toits dans une mansarde à peine meublée. Durant ses heures de loisir, elle flâne dans les passages à la mode ou sur les boulevards, apprécie les vaudevilles et les drames du théâtre du Luxembourg, dit Bobino, rue de Fleurus, danse dans les bals publics et s'échappe de la capitale le dimanche pour des parties de campagne à Montmorency. Coquette et galante, elle n'est jamais seule, toujours accompagnée de quelque étudiant – carabin souvent – ou rapin avec qui elle partage ses soirées et plus rarement sa vie.

Henry Monnier, *Les Grisettes*,
Paris, Bibliothèque nationale
de France, Smith Lesouef,
R-3217, pl.6.

Voici, brossé à grands traits, ce type parisien dont la publication collective *Les Français peints par eux-mêmes* donnait un portrait en 1840 sous la plume de Jules Janin et le crayon de Gavarni pour le « type », autrement dit la figure en pied. Dans le registre de cette littérature populaire et pittoresque, qui fait dialoguer texte journalistique et image gravée, la grisette a eu droit à sa *Physiologie*, rédigée par Louis Huart en 1841 et illustrée par le même Gavarni. Elle peut, en outre, s'enorgueillir d'avoir inspiré de multiples personnages romanesques dont les plus célèbres furent la Mimi Pinson d'Alfred de Musset et la Rigolette des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue, elle-même reprise par le peintre Joseph-Désiré Court dans son tableau, exposé au Salon de 1844, *Rigolette cherchant à se distraire pendant l'absence de Germain*.

Omniprésente dans la littérature sous la forme multiple d'articles, de pièces de théâtre, de nouvelles, de romans et de chansons, la figure de la grisette a également séduit les artistes, et en particulier les graveurs et les lithographes qui, par leurs images, ont largement contribué à sa popularité. Les quatre-vingt-sept numéros du catalogue en font foi. Outre quelques objets, d'ailleurs bien venus, tels les principaux éléments de son costume, des échantillons d'étoffe, des faïences ou encore une lanterne magique, la part

belle est faite aux estampes, sans oublier un joli dessin de Constantin Guys. Chronologiquement, c'est Pierre de La Mésangère qui ouvre la voie avec ses planches consacrées aux costumes des ouvrières de mode, dès les années 1820, et surtout un *Lever* et un *Coucher des grisettes* publiés en 1827 dans la suite Le Bon Genre. Grandville referme le sujet avec *Belle-de-nuit*, un dessin gravé sur acier par Charles Geoffroy, pour la célèbre suite des *Fleurs animées* parue en 1847. Entre les deux, les lithographies à la plume coloriées d'Henry Monnier et les planches de Gavarni forment une grande partie du corpus iconographique. Daumier, toujours présent lorsqu'il s'agit de croquer les mœurs de son temps, est plus discret sur le sujet qu'on ne l'attendrait. Mais le catalogue a surtout le mérite de tirer très provisoirement de l'oubli les Jules Platier, Eugène Morisseau, Nicolas-Eustache Maurin, Eugène Forest, Charles-Marie de Sarcus, dit Quillenbois, Charles Vernier ou encore Menut-Alophe, tous contributeurs plus ou moins talentueux, à l'iconographie de la demoiselle. Le dernier cité a même les honneurs de la première de couverture sous la forme originale d'une image à transformation, dont le public était friand à l'époque et qui consiste ici en un système de rabat dévoilant une image cachée sous la première. Un ménage parisien endimanché pose devant l'entrée de son logement du cinquième étage. La porte s'ouvre sur un intérieur modeste où un bébé, seul au milieu d'un désordre de vêtements féminins jetés à la hâte, laisse deviner la vie quotidienne de la jeune locataire de la mansarde.

À l'image de la couverture, la maquette de l'ouvrage est particulièrement soignée et la présentation agréable. On parcourt le catalogue avec plaisir tout comme on se laisse porter par le style enlevé des textes qui n'en sont pas moins riches en informations. En appendice, le lecteur est gratifié du texte d'une chanson, *Les grisettes prises au physique et au moral*, composée vers 1810. C'est à une autre chanson, à chanter sur l'air du *Furet du bois joli*, que le catalogue doit son titre :

« Elle coud, elle court, la grisette.

Elle a passé par ici.

Elle repassera par là.

Elle est retrouvée.

Quoi ? La mode éternité. »

Hormis les chansons, de nombreux textes constituent le corpus de référence qui a servi aux auteurs à élaborer cette « physiologie » moderne de la grisette. Malheureusement, comme il est précisé en tête de la bibliographie, ce riche corpus de sources primaires n'y figure pas. C'est regrettable : une présentation raisonnée de ces références aurait été, au même titre que la bibliographie critique, un outil utile au chercheur et parlant pour quiconque s'intéresse au sujet. Qu'on nous permette enfin une réserve minime – et tout à fait personnelle – quant à l'utilisation, pour désigner les passages et les échos d'un médium à l'autre, du néologisme « transmédiatité », un peu dissonant aux oreilles des dix-neuviémistes et qui risquerait bien de faire définitivement fuir la volatile grisette !